



Revue Baobab: Numéro 8
Premier semestre 2011

**« Des cannibales » et « Des cochés » de Montaigne :
une antithèse heureuse au discours de la suprématie blanche.**

KOUASSI Kouamé Brice
Assistant
Université de Cocody, Abidjan (Côte d'Ivoire)

Le discours de la suprématie blanche ou occidentale s'apparente à un fleuve au long cours ; l'histoire de l'humanité s'étant fait l'écho de cette violente usurpation. En effet, les velléités de domination (ou de re-domination) de l'Occident ont été des plus oppressantes. Les supports étant des plus subtils, les hypotyposes de cette mystification sont exposées de manières ostensibles et ostentatoires. Il apparaît ainsi comme un truisme d'évoquer la volonté de suprématie occidentale ou la suprématie blanche (ces deux expressions étant les plis d'une même étoffe), tant le discours occidental, à travers les écrits et autres récits, a voulu légitimer ce qui apparaît aujourd'hui dans l'histoire de l'humanité comme une forfaiture historique.

Heureusement pour humanité, et surtout pour l'Occident, certains intellectuels européens se sont écartés de ce tortueux chemin. En effet, Michel de Montaigne avait déjà senti au XVI^e siècle l'appel de l'altérité. Vivant à une époque fortement troublée par les horreurs des Guerres de religion et ayant lu les récits des atrocités des Européens dans le Nouveau Monde (l'Amérique que l'Europe venait de découvrir), il stigmatise méthodiquement la supposée supériorité occidentale et finit par célébrer la tolérance culturelle, principalement dans ses essais « *Des cannibales* »¹ et « *Des cochés* »². Les enjeux d'un nouvel ordre, devenant inéluctable, Montaigne célèbre une fraternité humaine dépourvue de toute affabulation. Dès lors, fait intéressant, sa pensée montre que le discours de la suprématie blanche n'est pas la thèse de tous les Européens même s'il semble *a priori* inhérent et consubstantiel à la société occidentale colonisatrice. Il est d'ailleurs des Occidentaux qui l'ont fustigé et combattu à l'instar de Montaigne confirmant ainsi l'exception qui donne validité à la règle. Cette « antithèse » paraît sauver « l'homme blanc » d'un naufrage collectif et préserve son humanité pour la postérité.

Comment Montaigne construit-il alors ce discours de célébration de l'altérité ? En nous appuyant sur les procédés analytiques de la déconstruction³ dans l'optique de Derrida, cette étude

¹ Michel de Montaigne, « Des cannibales », in *Essais I*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, pp. 303-319

² Idem, pp. 145-166

³ Déconstruction, pour Derrida la signification d'un texte donné (essai, roman, article de journal) est le résultat de la différence entre les mots employés, plutôt que de la référence aux choses qu'ils représentent ; il s'agit d'une différence active semblable à la signification différentielle de Saussure. Derrida suggère le terme de *différance*, combinant



Revue Baobab: Numéro 8

Premier semestre 2011

s'articulera autour de deux axes majeurs. Il s'agira d'une part de mettre en relief les procédés de déstructuration de la supposée suprématie occidentale ou blanche. D'autre part, il sera question d'étudier le choc des cultures et *a posteriori* le choc des civilisations⁴ cher à Huntington, par delà lesquels, Montaigne en arrive à prôner la convivialité culturelle.

I- La déconstruction de la supposée suprématie occidentale

Le discours de la suprématie blanche ayant été construit et vulgarisé par de nombreux auteurs occidentaux, et même par ses contemporains, Montaigne s'emploie alors à déconstruire méthodiquement la thèse de la suprématie blanche à travers de fins procédés.

1- Intertexte et procédés propitiatoires

La démarche intertextuelle que nous pouvons définir d'après les travaux de Genette comme « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes »⁵, permet d'analyser la question des nombreux auteurs convoqués par Montaigne.

Dans les deux essais étudiés, *Des cannibales* et *Des cochons*, il cite Lucrèce, Virgile, Platon, Horace, Sénèque, Juvénal, Aristote, Cicéron, ... La convocation de ces auteurs de l'Antiquité, une pratique bien courante chez l'auteur des *Essais*, obéit à une stratégie bien élaborée. Elle a pour objectif de rendre son argumentation apodictique. En effet, cette contiguïté discursive amène le lecteur et ses contemporains à s'accorder avec lui. S'il dit comme tous ces auteurs dont la notoriété est établie et acceptée de tous, s'il pense comme tous ces auteurs, alors il dit et pense vrai. Pratique courante à l'époque de Montaigne, à travers les *Miscellanées* ou choses mêlées, elle se propose de donner plus de valeur au discours. En donnant un ancrage réel à ses idées, les Anciens légitiment le propos de Montaigne. La seconde main pour employer l'expression éponyme d'Antoine Compagnon donne force, vigueur et crédit aux positions discursives montaigniennes. Discours hautement argumentatif, la nature même des *Essais* qu'il choisit participe également de cette stratégie.

« différence » et le participe présent du verbe « différer » : « différant ». En d'autres termes, les différentes significations d'un texte peuvent être découvertes en décomposant la structure du langage dans lequel il est rédigé. La déconstruction ne se veut ni une méthode, ni un système philosophique, mais plutôt une pratique.

⁴ Le Choc des civilisations (en anglais *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*) est le titre d'un essai d'analyse politique rédigé par l'Américain Samuel Huntington, professeur à Harvard, paru en 1996 et traduit en français en 1997. Très controversé depuis sa parution, l'ouvrage a donné lieu à de nombreux débats. Le projet de Huntington est d'élaborer un nouveau modèle conceptuel pour décrire le fonctionnement des relations internationales après l'effondrement du bloc soviétique à la fin des années 1980.

⁵ Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 8



Revue Baobab: Numéro 8
Premier semestre 2011

Ainsi, les relations intertextuelles constituent-elles pour Montaigne des procédés visant à amener tout lecteur à s'accorder avec lui, à partager ses thèses sur la négation du discours de la suprématie blanche.

2- L'acceptation du motif du reproche

Tous les récits de voyage dans le Nouveau Monde présentent les peuples trouvés sur place comme des barbares et des sauvages. Et les faits et anecdotes abondent pour se justifier : « Ils allaient (...) le ventre gonflé de chair humaine ! Ils ont tué des soldats espagnols et ils les ont mangés ! Et certains, pour danser revêtaient des peaux de chrétiens ! »⁶. Toutefois, notons au passage le reproche fait aux habitants du Nouveau Monde que les Occidentaux appellent à souhait « barbares » et « sauvages ». En effet, une analyse étymologique de ces deux mots débouche sur de bien curieux constats. Barbare (du latin "barbarus") désignait dans l'Antiquité tous ceux venant de tous les pays sauf les Grecs et les Romains. Ce mot servait ainsi à désigner tous les citoyens du monde, à l'exception des citoyens de la Grèce et de Rome. Ainsi, le Barbare était l'étranger, celui qui n'était ni citoyen grec ni citoyen romain. Nous voyons déjà l'arbitraire désignatif créé par ces deux peuples même si cet arbitraire est propre à toute altérité qui établit toujours une démarcation entre «eux» et «nous», l'«ici» et l'«ailleurs». Cette terminologie était toutefois fonctionnelle pour eux, car elle leur permettait de distinguer leurs citoyens des autres. Quant au mot sauvage (altération du latin "silva"), il désignait la forêt, le bois. Le mot désignait alors tout ce qui se rapportait à la forêt, au bois, au sens noble du terme, c'est-à-dire proche de la nature. Ces deux mots ont par la suite subi des altérations et des pressions idéologiques, que nous devinons aisément, pour revêtir la connotation péjorative, quand ils sont employés par les Européens pour qualifier les Indiens d'Amérique. Comme le souligne à propos Montaigne, « Chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage »⁷ Purement arbitraires, les termes « barbare » et « sauvage » servent injustement à qualifier les habitants du Nouveau Monde.

Toutefois, Montaigne accepte et valorise le motif même du reproche : « Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits »⁸. En somme, il accepte et prend en charge le terme symptomatique du reproche.

⁶ Jean-Claude Carrière, *La controverse de Valladolid*, Paris, Le pré aux clercs, 1992, p. 99

⁷ Michel de Montaigne, *Essais I, Op. Cit.*, p. 307

⁸ Ibidem



Revue Baobab: Numéro 8
Premier semestre 2011

Ensuite, il lui fait subir une autre pression afin de mettre en relief, cette fois, son contenu mélioratif. Procédé argumentatif simple, mais déroutant, il arrache à l'adversaire son argument principal. En effet, les explorateurs occidentaux qui ont visité le Nouveau Monde veulent démontrer que ses habitants sont des barbares et des sauvages, ce qui légitimerait les massacres et autres pillages. Montaigne leur démontre qu'ils sont certes sauvages, mais sauvages au sens noble du terme, c'est-à-dire proches de la nature et donc non corrompus et proches du Créateur. Ils ne sont certes pas chrétiens, mais non athées, puisqu'ils sont restés très proches de Dieu, contrairement aux Occidentaux qui ont travesti son œuvre par leur avidité.

Cette opération terminée, Montaigne se livre désormais à une étude comparative des deux cultures en présence. Pour ce faire, il choisit avec minutie les domaines.

3- Etude comparative des deux cultures en présence

Cette étude comparative a pour visée de démontrer que le discours de la suprématie blanche ne trouve nulle part son fondement. En effet, au fil de l'argumentaire montaignien, on découvre que le monde à plaindre pourrait bien être le monde occidental.

D'abord, la barbarie et la cruauté sauvage ne sont manifestement rien comparées à celles des Occidentaux. Pendant que les habitants du Nouveau Monde ne sont cruels qu'envers leurs ennemis, ce que l'art de la guerre peut justifier, les hommes blancs le sont envers et contre tout : « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer (...) un corps (...) le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux »⁹. Alors, il conclut : « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie »¹⁰

Ensuite, l'organisation sociale des prétendus barbares apparaît bien plus humaniste que l'organisation sociale occidentale. Pendant que cette société repose sur l'individualisme, voire l'égoïsme et la cupidité, l'organisation sociale des habitants du Nouveau Monde paraît reposer sur la vie communautaire. A ce sujet, l'exemple de l'Indien d'Amérique Crazy Horse est saisissant à plus d'un titre : petit, il tétait aux seins de toutes les mères de sa tribu afin qu'il les considère toutes comme ses mères et les appelle ainsi. En outre, la description que Montaigne fait de l'organisation militaire et de la technicité de ces hommes montre bien un peuple stoïque et

⁹ Michel de Montaigne, *Essais I, Op. Cit.*, p 312

¹⁰ Idem, p 313



Revue Baobab: Numéro 8

Premier semestre 2011

vaillant dont la technicité n'a rien à envier à l'Occident : « Autant qu'on tuait de ses porteurs (...) autant d'autres, à l'envi, prenaient la place des morts »¹¹.

Enfin, l'organisation religieuse, qui admet l'existence de plusieurs dieux, finit de convaincre Montaigne. En effet, cette religion qui semble porter en elle-même de réels motifs de conflits, est pourtant pratiquée de manière harmonieuse. Montaigne qui vit les atrocités et les désastres des Guerres de religions en France et dans toute l'Europe, pour un seul Dieu, est particulièrement fasciné par le modèle de religion des prétendus sauvages qu'il découvre.

En somme, la suprématie blanche est un leurre et une falsification de l'histoire savamment orchestrée par l'Occident.

II- Du choc des cultures à la convivialité culturelle

1- L'antagonisme culturel : mode de fonctionnement imagologique de l'Occident

Les récits de voyages des grands navigateurs européens (dont Christophe Colomb qui découvrit, en 1492, ce qu'on appellera plus tard l'Amérique) ont la particularité de présenter les peuples d'Amérique selon le prisme déformant de la civilisation occidentale. Dans un tel contexte, les antagonismes étaient inévitables. Cela, Yves Monnier le confesse volontiers. Il reconnaît que dans l'imaginaire d'un peuple, l'image d'une région, d'un monde inconnu renvoie toujours à un certain nombre d'impressions rapportées par les voyageurs qui l'ont visité. Ces impressions sont surtout rapportées en référence à leur culture, leur civilisation. Ces impressions qui n'échappent donc pas à la subjectivité le sont parce que l'on porte souvent, passé les premiers moments de l'étonnement et de la méfiance, un regard qui tend à déprécier l'autre¹². Parlant de la rencontre entre le Noir et le Blanc en terre africaine, il dit en substance ceci :

... la rencontre de l'homme noir et de l'homme blanc est d'abord une confrontation. L'Un regarde l'Autre, on s'observe, on se mesure, on s'épie ; deux cultures se font face, s'affrontent ; deux cultures portées par des « types » humains si différents qu'elles n'en paraissent que plus inconciliables. L'étonnement, l'impatience, la peur parfois, l'agacement souvent, la méfiance toujours habitaient en permanence ces hommes soudain mis en présence.¹³

¹¹ Michel de Montaigne, *Essais 3, Op.Cit.*, p 166

¹² Yves Monnier, *L'Afrique dans l'imaginaire français*, Paris, l'Harmattan, 1999, p. 5.

¹³ *Ibidem*



Revue Baobab: Numéro 8
Premier semestre 2011

Aussi aboutit-il inéluctablement et même fatalement à des comparaisons teintées de dépréciations, car celui qui regarde est l'européen : « La végétation (africaine), par sa diversité et par son originalité, a le mérite de fixer l'attention. Tellement différente de cette végétation européenne sage, disciplinée, sachant se reposer, la végétation africaine (...), dans son exubérance un peu folle, semble peu naturelle »¹⁴. Lorsqu'il est question de la nature européenne, les qualificatifs sont mélioratifs : « sage », « disciplinée », « sachant se reposer ». Toutefois, lorsqu'il s'agit de la nature africaine, les termes usités par l'auteur sont dépréciatifs : « peu folle », « peu naturelle », comme pour dire que la nature africaine est sauvage. Mais, attention, sauvage au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire un milieu où la vie est impossible, nuisible à l'Homme, impossible à la création... impossible à la civilisation. Il poursuit en présentant la femme noire : «... l'existence de la femme, chez ces peuplades, est telle qu'on ne saurait s'étonner de sa tournure trop souvent grotesque. A treize ou quatorze ans, c'est une mère de famille ; à vingt-cinq, une aïeule ; à trente, une antiquité »¹⁵. Ainsi jugé et apprécié selon des critères exogènes, évalué selon des normes européennes, l'Africain ne pouvait qu'être dévalorisé ; au mieux il excitera la commisération de quelques bonnes âmes ; au pire, il inspirera le mépris. Mais pas l'émerveillement.

De même, Christophe Colomb, cité par Roger Stéphane, nous apprend que les peuples rencontrés en Amérique sont bons, tendres comme des brebis et fortement enclins au partage¹⁶. D'autres témoignages confirment cette image de ces peuples : « ces tendres brebis ainsi dotées par leur créateur de tant de qualités... »¹⁷. Comme on le perçoit, même quand le discours semble mélioratif, il est infantilisant et met en relief des qualités dignes des animaux les plus fragiles. Cela est d'autant intéressant quand on sait que Bartolomé de Las Casas s'est battu toute sa vie durant pour que l'humanité des Indiens d'Amérique soit reconnue et acceptée des Européens. L'écho de sa célèbre polémique avec Gines de Sèpulvéda dans *La controverse de Valladolid* retentit encore dans nos esprits. En effet, la controverse de Valladolid est un événement historique qui opposa, avec beaucoup de passion et d'âpreté, le dominicain Bartolomé de Las Casas, prêtre dominicain ayant vécu de nombreuses années avec les Indiens, au fin lettré Gines de Sèpulvéda qui militait pour l'esclavage des Indiens. C'est également lors de cette controverse que l'esclavage des Noirs a été malheureusement théorisé : « (...) il est bien vrai que les habitants des

¹⁴ *Idem*, p. 41

¹⁵ *Ibidem*

¹⁶ Roger Stéphane, *Autour de Montaigne*, Paris, Stock, 1986, p. 116

¹⁷ Bartolomé de Las Casas, *Très brève relation de la destruction des Indes*, Paris, Maspero, 1970, p. 26



Revue Baobab: Numéro 8
Premier semestre 2011

contrées africaines sont beaucoup plus proches de l'animal. Ces habitants sont noirs, très frustes, ils ignorent toute forme d'art et d'écriture, ils n'ont construit que quelques huttes [...] comme le veut la nature de l'esclave, ils sont des êtres totalement privés de la partie délibérative de l'esprit [...] En effet, toute leur activité est physique... »¹⁸. Le débat sur le choc des civilisations est ainsi ample dans la littérature occidentale. On pourrait encore citer le célèbre entretien entre l'aumônier et le Tahitien Orou dans le *Supplément au voyage de Bougainville*¹⁹.

L'image que l'Occident présente des autres peuples, au vu de tous ces exemples, est péjorative, car cette présentation est faite selon les canons occidentaux, ce qui conduit inéluctablement à un antagonisme. Montaigne refuse ce mode de pensée qui nie l'humanité des autres et qui a conduit l'Occident à la monstrueuse élaboration d'un discours suprématiste. Discours qui est le fondement à tant d'intolérances, de destructions et de massacres.

Toutefois, aussi absurde que soit cette prétendue supériorité occidentale, nous confessons qu'il appartient légitimement à chaque culture de se croire supérieure aux autres; car le relativisme culturel ne contredit pas l'absoluité des normes : les deux sont, au contraire, indissociables. Le relativisme signifie qu'aucune n'est en droit d'universaliser ses absolus, comme s'ils devaient être les absolus de toutes les cultures ; il ne signifie pas qu'une culture doive renoncer à ses normes absolues, car ce serait se nier elle-même, détruire ce qui la fonde.

2- La pensée de Montaigne : une antithèse heureuse

Qu'auraient retenu le monde et la postérité si le discours de la suprématie blanche n'avait pas été contredit une seule fois ? Qu'auraient pensé les générations à venir si ce discours avait été partagé par tous les penseurs occidentaux ? Tant les récits sur la suprématie blanche abondent dans la littérature occidentale. C'est en cela que la posture prise par Montaigne est digne d'un intérêt majeur ; c'est en cela que la contradiction apportée par Montaigne au discours suprématiste blanc apparaît salutaire pour l'Occident. La postérité et les générations présentes auraient vu en l'Occident le seul responsable de la décadence de notre monde, quoique... En effet, les ruines causées par le Blanc sont innombrables. La désolation est visible partout où l'homme blanc est passé.

L'élan de l'humanisme prôné par toute l'Europe et qui tendait à la libération de l'Homme allait-il aboutir à un asservissement de l'esprit ? Cet élan allait-il déboucher sur la déchéance de

¹⁸ Jean-Claude Carrière, *La controverse de Valladolid, op. cit.*, p. 248

¹⁹ Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 49-79²



Revue Baobab: Numéro 8
Premier semestre 2011

l'Être ? Montaigne qui a senti le péril, soumet l'expression à la pensée dans ces *Essais*, annonçant ainsi le naturel classique. Il rappelle l'Homme au sentiment de ses limites, mais conserve le véritable esprit de la Renaissance. Il croit à la vertu de l'instinct et se consacre à la recherche d'une sagesse à la taille de l'Homme, à la recherche de nouveaux modèles, de nouvelles valeurs citoyennes : de nouveaux paradigmes dans la période de troubles du XVI^e siècle. Pour lui, la tolérance et la convivialité culturelles apparaissent comme les seules voies pour une fraternité humaine, gage du nouvel ordre mondial auquel nous assistons aujourd'hui et que l'on appelé la mondialisation. Ce nouvel ordre prône la cohabitation harmonieuse de toutes les cultures qui se nourrissent les unes les autres, au point de vouloir former une culture universelle, patrimoine de l'humanité, qui intègre toutes les cultures ; chaque homme, chaque peuple, chaque culture portant « la forme entière de l'humaine condition »²⁰; la vérité et la raison étant « communes à chacun »²¹et « Rien n'étant inutile en la nature »²².

Curieusement, certains peuples dits 'primitifs' avaient déjà prévu ce nouvel ordre. En effet, les Navaho ou Navajo (Indiens du sud-est des Etats-Unis) racontent depuis toujours une histoire à ce sujet. Juste avant la « Création », disent-ils, tout était immobile. Puis, ce fut comme si on avait jeté un caillou dans un étang. Il se forma des vaguelettes, du centre vers l'extérieur. Au départ, il y avait une unique façon de penser et de parler, puis deux, quatre et enfin douze langues (le nombre suggère probablement une grande quantité). Un jour, le temps fera demi-tour, et les vaguelettes repartiront une à une vers le centre, les nombreuses façons de parler, d'être redeviendront quatre, puis deux, puis une. Enfin, tout sera de nouveau immobile.

Comme on le voit, la pensée hédoniste ou eschatologique est commune à tous les peuples, à toutes les races. Aucune culture ne saurait ainsi avoir de préséance sur les autres. Aucune. La pensée de Montaigne évite donc surtout à l'Occident de se tromper lourdement dans l'histoire de l'humanité. Sa pensée sauve la civilisation occidentale en montrant que le discours de la suprématie blanche n'a pas été célébré, n'a pas été la thèse de tous les européens. Qu'ils s'en trouvent qui l'ont fustigé, bien au contraire. Cette « antithèse » sauve « l'homme blanc » d'un naufrage collectif et préserve son humanité pour la postérité.

En outre, lorsque Montaigne entreprend de rédiger ses essais, la France et l'Europe tout entières vivent un épisode particulièrement tragique de leur histoire. Les conflits religieux, le fanatisme, l'intolérance et la violence sont partout légions. Un sentiment tragique plane partout,

²⁰ Michel de Montaigne, *Essais 3, op. cit.*, p. 26

²¹ Michel de Montaigne, *Essais 1, op. cit.*, p. 221

²² Michel de Montaigne, *Essais 2*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 8



Revue Baobab: Numéro 8
Premier semestre 2011

dans l'Europe tout entière. Devant ce triste tableau, il prône la modération et la tolérance en toutes choses. Il s'est appliqué ainsi, toute sa vie, à échapper à tous les dérapages de son époque, dépassant par sa sérénité ce chaos sanglant.

Conclusion

En somme, toutes les sociétés génèrent des œuvres dont le contenu et l'orientation dépendent étroitement des vicissitudes de l'époque. Cette réalité sociale doit être analysée comme un tout cohérent, c'est-à-dire comme une totalité significative²³. Les faits sociaux décrits dans les *Essais*, et plus particulièrement dans *Des cannibales* et *Des cochés*, doivent être analysés comme un ensemble significatif. Montaigne a produit son œuvre en s'inspirant des réalités de la société de la Renaissance ; une société marquée par les atrocités des Guerres de religion qui ensanglantent la France de la seconde moitié du siècle. Face à ces atrocités, Montaigne réagit totalement en homme libre. Le modèle de sagesse qu'il propose alors est une réaction contre le monde absurde des *Essais* qui sont à lire comme une œuvre s'inscrivant dans un monde en crise : crise de la Renaissance, crise politique, crise sociale, crise religieuse, sentiment tragique... Tous ces facteurs collectifs débouchant sur une anomie, c'est-à-dire une situation dans laquelle les échelles de valeurs et les normes changent et deviennent indéfinissables. L'œuvre tente donc de définir le rapport que Montaigne entretient avec sa société.

Le discours de la suprématie blanche n'a donc pas été partagé par tous les « blancs ». Il convient de le souligner et de relativiser la stigmatisation de la pensée occidentale. En effet, même si tous les essais ne sont pas consacrés à la tolérance face à l'altérité, néanmoins, dans les deux essais étudiés, *Des cannibales* et *Des cochés*, le discours de la suprématie blanche ayant été construit et vulgarisé par de nombreux auteurs occidentaux, et même par ses contemporains, Montaigne s'emploie alors à le déconstruire méthodiquement. Se mettant à l'écart des événements, à l'écart du fanatisme, dans sa retraite, Montaigne observait afin de proposer des enseignements de manière perspicace et apodictique. Il montrait ainsi le chemin à suivre pour une vie heureuse. Cette position courageuse et insolite apparaît en définitive comme la catharsis de la société occidentale. Les Hommes d'Amérique sont donc bons. Cela, Christophe Colomb et Bartolomé de Las Casas le disent en substance. Cependant, comme les brebis appellent les loups, les Espagnols sont arrivés et ont détruit et massacré en une hécatombe ces peuples. Refusant les canons occidentaux comme seuls canons méritoires, car symptomatiques des antagonismes culturels, Montaigne célèbre définitivement la convivialité culturelle : « Chaque homme porte la

²³ Pierre Zima, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, 1985, p. 9.



Revue Baobab: Numéro 8

Premier semestre 2011

forme entière de l'humaine condition »²⁴. Il avait ainsi déjà senti, au XVI^e siècle, l'appel de l'altérité et de la modernité.

Bibliographie

Montaigne (Michel de) : *Essais 1*, Paris, Librairie Générale de France, Coll. «Le livre de poche», 1972

Montaigne (Michel de) : *Essais 2*, Paris, Librairie Générale de France, Coll. «Le livre de poche», 1972

Montaigne (Michel de) : *Essais 3*, Paris, Librairie Générale de France, Coll. «Le livre de poche», 1972

Carrière (Jean-Claude) : *La controverse de Valladolid*, Paris, Le Pré aux Clercs, Coll. « Pocket », 1992

Diderot (Denis) : *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio Classique », 2002

Genette (Gérard) : *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982

Las Casas (Bartolomé de) : *Très brève relation de la destruction des Indes*, Paris, Maspero, 1979

Monnier (Yves) : *L'Afrique dans l'imaginaire français*, Paris, Harmattan, Coll. « Les tropiques entre mythe et réalité », 1999

Stéphane (Roger) : *Autour de Montaigne*, Paris, Stock, 1986

Zima (Pierre) : *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, 1985

²⁴ Michel de Montaigne, *Essais 3*, *op. cit.*, p. 26